

XYZ. La revue de la nouvelle



L'envers

Aude

Numéro 41, printemps 1995

10^e anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4381ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aude (1995). L'envers. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 9–13.

L'envers

Aude

À Laurier Veilleux

À l'entrée du loft, un vase chinois plein de pivoines. Quelques pétales par terre. Elles sont là depuis des mois.

Elle ne jette pas, comme à l'accoutumée, son imperméable et son sac sur la chaise de rotin blanc au coussin recouvert d'un tissu glacé à motif de fougère. Elle fume, d'ordinaire, de petits cigarillos qui, partout où il passe, marquent l'espace de son sseau. Sa façon à elle de s'approprier les lieux, de se sentir chez elle, n'importe où. Surtout chez lui. Cette fois, elle évitera ce geste.

Le loft est vaste et clair. Certains jours, elle est saisie, en entrant, par une fraîche odeur de framboises. Ou plutôt, c'est comme si elle écrasait lentement une framboise entre la langue et le palais. D'autres jours, un subtil parfum de muguet imprègne tout l'espace alors qu'il n'y en a pas le moindre brin. À d'autres moments, le loft sent le thé, sans qu'il ait fait de thé, ou la peinture, sans qu'il ait peint de toile, ou la crème solaire, ou le pain, ou la forêt après la pluie, ou l'orange, ou autre chose, n'importe quoi, sans que jamais elle n'arrive à comprendre comment et d'où viennent ces odeurs. Elle a déjà fouillé partout. Pour comprendre cela. Et bien d'autres choses. Et lui.

Plus elle s'en approche, plus cet homme lui échappe. Plus il lui échappe, plus elle le pénètre. Plus il la pénètre. Cela ne respecte aucun des principes de physique qu'elle connaît. Ni rien d'autre.

Comme ce lieu où elle ne cesse de revenir, totalement fascinée mais, aussi, inquiète parfois, voire même exaspérée. Combien de nuits, couchée dans son lit à elle, dans son appartement à elle, « normal », a-t-elle pensé, rêvé, se lever et venir ici mettre le feu à

ce piège pour les sens, le cœur et l'esprit. Mettre un terme à ce trouble qui l'habite de plus en plus et change la perception qu'elle a d'elle-même, des autres, du monde. Mais en même temps, elle a l'impression que jamais elle n'est allée aussi profondément, dans l'essence. Comme s'il fallait regarder à l'envers pour voir ce qu'elle ne voit pas d'ordinaire, mais qui est là, toujours.

Ici toute perspective est trompeuse. Le réel a perdu à jamais son statut rassurant.

Cela est vrai pour les objets, mais pour le reste aussi. Un grand jeu comme elle n'en a jamais vu. À rendre fou. À rendre heureux.

Dans les porte-parapluies à l'entrée, il y a toujours trois parapluies. Parfois les trois sont faux. Parfois deux sont vrais, l'un est faux. Parfois les trois sont vrais. Les faux sont identiques aux vrais. Il n'y a que lorsqu'elle arrive avec son grand parapluie vert, quand il pleut, qu'elle est certaine qu'au moins un des parapluies est vrai. Et même là, à l'instant où elle va pour le reprendre en sortant, chaque fois, elle a une hésitation, une toute petite crainte que son parapluie ait subi quelque mutation entre temps.

Dans les bonbonnières, les faux bonbons sont mêlés aux vrais. Dans les plats à fruits, il ne suffit pas de regarder, ni de toucher ou soupeser, il faut, sans en avoir l'air, enfoncer doucement l'ongle dans la pomme ou la poire ou la prune ou la cerise convoitée.

Un jour, sur la table de l'entrée, il avait laissé une enveloppe sur laquelle il avait écrit : « Pour toi, chérie ! » Elle reconnaissait son écriture. Mais pas ses mots. Jamais il ne l'appelait ainsi. De plus, l'enveloppe était un peu froissée et elle portait un timbre de Colombie. Elle n'arrivait pas à se convaincre que cette lettre lui était destinée. À cause des mots choisis, du timbre estampillé, de l'aspect négligé de l'enveloppe qui semblait avoir fait un long voyage. Elle et lui ne s'étaient rien juré. Cependant, elle savait qu'il n'y avait qu'elle dans sa vie, pour l'instant. Du moins, elle le croyait. Pendant cinq minutes, elle marcha dans l'appartement, tenaillée. Elle finit par se dire que l'enveloppe était

assurément pour quelqu'un d'autre. À qui s'adressait-il ainsi ? Que lui disait-il ? Elle revint vers l'entrée. Sitôt que ses doigts entrèrent en contact avec l'enveloppe, elle sentit le froid et le poids du plâtre. Un peu partout dans le loft, par terre, dans les armoires, sur des étagères, il y avait une bonne dizaine de faux sacs de papiers bruns de différentes grandeurs. Jamais elle n'avait vu de fausse enveloppe blanche, mais celle-ci était de même facture que les sacs. Elle la lança contre un mur où elle s'émietta. Elle partit. Ils avaient pourtant rendez-vous. Il laissa vainement des messages sur son répondeur. Passa tout aussi vainement chez elle. Elle ne donna pas signe de vie pendant trois jours. Il la chercha partout. N'arriva plus à manger. La quatrième nuit, elle entra chez l'homme et elle alla s'étendre auprès de lui, dans sa barque.

Non seulement le loft est-il miné de faux, mais plusieurs objets ont aussi été détournés de leur fonction première. La douche est un abribus. L'ordinateur est installé dans une cabine téléphonique. Et le lit est au creux d'une barque qu'il a fait palanquer jusqu'ici. À cause de quelques vers qu'elle lui a récités un jour. Il s'était levé et les avait écrits au large feutre noir sur l'un des murs près du lit qui, à l'époque, était un vrai lit.

« ... À ton côté rangée, comme rame à fond de barque ; à ton côté roulée, comme voile avec la vergue, au bas du mât liée... »

« Et d'avoir si longtemps, dans la nuit, ployé l'arceau de la tendresse, garderons-nous contre le jour cette inflexion du corps et de l'épaule qui tarde à se défaire, comme il advient à ceux qui longtemps furent au creux des coques très fidèles ?... »

Au bas, il avait signé le nom de la femme. Elle avait protesté. Les vers sont de Saint-John Perse. Mais pour lui, ils sont d'elle. C'est elle qui les lui a donnés. Chaque fois que des gens viennent, elle rectifie les faits. Il nie. Plus personne ne sait de qui sont ces vers.

Pendant les jours qui suivirent, il disparut. Puis un soir, la barque était là.

Aujourd'hui, elle ne se fera pas d'expresso. D'ordinaire, sur une serviette de table, il a déposé une tasse pour elle et, juste à côté, quelques tiges de fleurs. Quand il sort mais qu'il sait qu'elle doit venir, il fait toujours cela. Les fleurs varient, mais pas le rituel. Parce qu'il sait que ce sont toujours ses premiers gestes en entrant ici : allumer un cigarillo et se faire un expresso. Après, tasse en main, elle marchera le long des seize hautes fenêtres. Peut-être pour s'assurer que rien n'a changé au dehors. Ou parce que d'avoir, du dedans, une perspective aussi large la saisit chaque fois. Elle voit le fleuve, la montagne, la ville, des parcs, des usines, des ponts. Il suffit de marcher juste un peu, ou de se déplacer légèrement et l'univers change.

Les murs sont couverts d'ingénieux trompe-l'œil et de miroirs. Des morceaux du loft s'y reflètent ou y ont été minutieusement reproduits. Mais aussi des fragments de ce que les grandes fenêtres laissent voir du dehors. Selon l'heure et le point de vue, tout bouge là aussi.

Elle n'est pas seule dans le loft. Avant même d'avoir tourné la clé dans la serrure, elle a entendu le grand danois venir vers la porte. Le bruit de ses griffes sur le bois blanc du plancher. Mais pas un aboiement. Pourtant, c'est un chien de garde. Au travers de la porte, il la reconnaît. Peut-être à son odeur. Peut-être à son pas. La femme chuchote en caressant la tête du danois. Souvent l'homme parle ainsi à la bête. Tout bas, longuement. Au début, la femme a tendu l'oreille plusieurs fois pour entendre les mots. Il n'y a pas de mots. C'est comme un chant. Un murmure apaisant. À présent, la femme chante aussi, tout bas. C'est un chien énorme. « Cheval ». Il lui a donné ce nom. Parfois c'est elle qui le sort. Ils vont jusqu'à la gare. Dans le parc non loin, le chien court les pigeons. Un jeu. Ils le savent. Jamais il n'en tuerait, alors qu'il le pourrait. Il aime entendre le bruissement de leurs ailes quand ils s'envolent.

D'ordinaire, pendant que la femme marche le long des fenêtres, Cheval la suit. S'arrête quand elle s'arrête. S'assoit. Attend. Repart. La femme regarde. La femme murmure. Chaque objet, chaque odeur, chaque son, tout demande son attention.

Parce que rien n'est acquis. Tout bouge et change constamment. Et pourtant, elle s'y reconnaît, s'y retrouve maintenant mieux que dans son rassurant univers. Comme si la surface des choses s'était pelée pour lui montrer leur vraie nature. Et pour peler son œil, et son cœur, de tout ce qu'elle a appris et qu'elle sait tant qu'elle ne voyait plus rien d'autre que ce qu'elle savait.

La femme ne s'est pas allumé un cigarillo, ne s'est pas fait un espresso et elle ne marchera pas non plus, aujourd'hui, le long des fenêtres avec Cheval.

Elle reste debout sans bouger, à regarder la barque. Si longtemps qu'on pourrait croire tout à coup que ce n'est pas elle, mais un clone qu'il aurait fait faire d'elle par un artiste américain dont ils ont vu plusieurs œuvres saisissantes de réalité à New York. Une image d'elle pour quand elle n'est pas là et qu'il aimerait qu'elle y soit. Ou pour quand elle y est et qu'il aimerait qu'elle se voie, comme il la voit, l'aime. Avec ce sourire si doux que souvent il touche ses lèvres.

Comme il garde en permanence et déplace dans le loft des espadrilles rouges qui ont appartenu à la femme et qu'il laisse traîner ici et là en se disant qu'elle vient tout juste de les enlever et qu'elle est quelque part non loin, étendue dans la barque ou dans le grand hamac ou dans l'un des fauteuils, alors qu'elle n'est pas là.

Elle a un bref éclat de rire.

Elle sort de son sac un journal qu'elle déplie et installe soigneusement, bien en vue, sur la table à dessin de l'homme.

En page titre, une photo d'elle et, juste à gauche, un article titré: « Viol et meurtre dans un abribus ». Le nom de la femme apparaît sous la photo et dans l'article.

Elle recule de quelques pas. Regarde le journal sur la table. Se ravise. Reprend le journal. Se dirige vers la porte d'entrée. Caresse Cheval en lui chuchotant quelques mots.

Puis elle sort.

Dans le couloir, elle s'arrête, se retourne et lance le journal à la porte de l'homme.

Elle disparaît ensuite dans l'escalier inondé de lumière.